

---

## Restitution et épistémologie

MARIE-NOËLLE SCHURMANS

---

---

### Résumés

Français English Español

Cette contribution aborde les articulations entre les postures épistémologiques auxquelles se rattachent les chercheurs et les conceptions de la restitution qu'ils mettent en œuvre. L'auteure développe la diversité des postures en les rattachant à deux acceptions différentes de l'opposition monisme / dualisme, acceptions qui traversent le champ des sciences sociales. La première relève de la confrontation entre raison expérimentale et raison interprétative ; la seconde porte sur les rapports entre ce qui est à connaître et celui qui opère l'activité de connaissance. L'auteure s'appuie sur les différentes contributions proposées dans le Dossier « La restitution des savoirs » afin de dénouer les oppositions issues, d'une part, de la querelle expliquer / comprendre et, d'autre part, des façons contrastées d'envisager les rapports entre l'objet et le sujet épistémique. Elle propose alors une épistémologie ternaire et interactionniste qui permet de repenser les fondements et les pratiques de l'activité restitutive.

#### *Restitution and epistemology*

This contribution addresses the linkages between the epistemological positions to which researchers relate and the conceptions of the restitution they implement. The author describes the diversity of positions by linking them to two different acceptations of the opposition monism/dualism, which traverse the field of social sciences. The first falls within the confrontation between experimental and interpretative reason; the second focuses on the relationship between what is to be known and who operates the activity of knowledge. The author relies on the different contributions proposed in the Folder to resolve the objections, on one hand, from the explain-understand dispute, and on the other hand, from the contrasted ways of looking at the relationship between the object and the epistemic subject. She then proposes a ternary and interactionist epistemology that allows for the rethinking of the foundations and practices of the restitutive activity.

#### *Restitución y epistemología*

Esta contribución trata sobre las relaciones entre las posiciones epistemológicas con las cuales se identifican los investigadores y las concepciones de la restitución que implementan. El autor describe la diversidad de posiciones relacionándolas a dos acepciones diferentes de la oposición monismo/dualismo, acepciones que atraviesan el campo de las ciencias sociales. La primera trata sobre la confrontación entre razón experimental y razón interpretativa; la segunda se centra en las relaciones entre lo que se debe conocer y quien opera la actividad de conocimiento. El autor se basa en las diferentes contribuciones propuestas en la Carpeta para resolver las objeciones

resultantes, par un lado, de la disputa explicar-comprender, y por el otro, de las formas contrastadas de considerar las relaciones entre el objeto y el sujeto epistémico. Ofrece entonces una epistemología ternaria e interaccionista que permite repensar los fundamentos y las prácticas de la actividad restitutiva.

---

## Entrées d'index

**Mots-clés** : restitution, posture épistémologique, connaissance, rapport sujet / objet

---

## Texte intégral

- 1 L'une des tâches de la sociologie de la connaissance – à laquelle je me rattache – consiste à aborder simultanément l'objet d'étude et les conditions de possibilité de la connaissance de l'objet. Un tel objectif engage notamment l'examen de postures épistémologiques contrastées, disputées dans le champ scientifique. Ces postures sont traversées par deux lignes de failles majeures qui apportent aux notions de monisme et de dualisme des acceptions très différentes. Celles-ci sont rarement exposées ensemble et la confusion entre ces acceptions, ce faisant, est fréquente. Je me propose donc de les présenter, en gardant pour fil conducteur les conséquences de ces différences sur la place accordée à la restitution. Mon propos, dans cette contribution, consiste donc à montrer combien les divergences en matière de fondements épistémologiques entraînent des conséquences sur les conceptions et les pratiques de la restitution. Je me baserai, pour illustrer ces conséquences, sur les contributions des différents auteurs qui collaborent à ce Dossier.

## Première ligne de faille : Raison expérimentale / Raison interprétative

- 2 L'opposition *explication* / *compréhension* engage une *première acception de l'opposition monisme / dualisme*. Cette première ligne de faille, bien documentée dans la littérature scientifique, renvoie à la présence de « postures différentes », comprises comme des façons contrastées de concevoir l'activité scientifique. Portant sur les critères de scientificité, l'opposition s'ouvre ainsi sur la question des méthodes : peut-on ou non considérer que l'objet des sciences de la nature et l'objet des sciences sociales sont distincts au point d'encourager le recours à des méthodologies différentes ?
- 3 En réponse à cette question, la perspective moniste se réclame d'un socle commun, qui concerne tant les sciences de la nature que les sciences sociales et peut être décrit comme empiriste, objectiviste et à dominante quantitativiste. Ces caractéristiques inscrivent ainsi la perspective scientifique dans les prescriptions de cette *Raison expérimentale* « dont le positivisme se veut, de 1850 à nos jours, la tradition philosophique, aussi bien dans sa version primitive, liée à Comte et à Mach, que dans ses versions logicistes et critiques issues du Cercle de Vienne » (Berthelot, 2001, p. 218). Le terme de *Raison expérimentale*, pour qualifier ce modèle de scientificité, indique ainsi que la logique expérimentale est applicable à des données non expérimentales – données d'observation ou données documentaires – « selon les mêmes règles de contrôle et de vérification que lors d'une expérience » (*Ibid.*, p. 220).
- 4 La posture dualiste *Sciences de la nature* / *Sciences humaines* et la « querelle »

*Expliquer / Comprendre* s'opposent à cette perspective. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, Johann Gustav Droysen introduit, en effet, la distinction entre *méthode spéculative* (de type philosophique et théologique), *méthode mathématique ou physique*, et *méthode historique*, dont les « essences » seraient, respectivement : connaître, expliquer et comprendre. La distinction entre *expliquer* et *comprendre*, nourrie et développée ensuite par Wilhelm Dilthey (puis, notamment, par Max Weber et John Dewey), part d'une question centrale : le *monde historico-social*, selon l'expression de Wilhelm Dilthey, peut-il permettre la même extériorité de l'observateur ou, au contraire, présente-t-il des caractéristiques telles qu'une autre méthodologie s'impose à son propos ? La question est extrêmement importante dans la mesure où son énoncé revient à questionner le monisme scientifique régnant à cette époque. Et elle s'ouvre sur ce qu'on appelle « la querelle des méthodes », émergeant dans les universités allemandes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Face au monisme, s'exprime dès lors une *posture dualiste* qui distingue sciences de la nature et sciences sociales (qualifiées également de : sciences de l'esprit, sciences historiques, sciences historico-sociales ou sciences de la culture) et qui plaide pour une spécificité des méthodes. Face à la *Raison expérimentale*, s'est donc profilée une conception différente de l'activité scientifique, sous l'égide de la *Raison interprétative*.

5 La posture dualiste a donc profondément questionné les fondements du monisme et, en particulier, les principes de rupture épistémologique et de neutralité axiologique, dans le champ des sciences sociales. Qu'en est-il aujourd'hui ? La querelle des méthodes, toujours vivace, s'exprime le plus souvent par une opposition forte mais faiblement argumentée, entre deux options techniques : démarches quantitatives / qualitatives. Cette opposition méthodologique, cependant, est à l'évidence insuffisante pour rendre compte de la confrontation entre les conceptions moniste et dualiste de l'activité scientifique. Un tel appauvrissement du débat s'observe également à l'intérieur des sciences sociales qui se réclament de la compréhension et s'inscrivent dans la perspective dualiste. Deux tendances en effet s'y distinguent, constituant ainsi deux nouvelles régions très contrastées. La première – dont Max Weber est un bon exemple – va, depuis une posture dualiste, chercher à doter la recherche d'une *méthodologie forte* qui n'exclut nullement l'examen de relations statistiques. La seconde – décrite notamment dans les premiers travaux de Gilles Deleuze – réfute la logique de la généralisation et, par conséquent, la logique catégorielle et comparative propre au raisonnement scientifique, pour prôner une approche de l'événementiel, irréductible à la systématisation (Deleuze, 1968). Ce point de vue, qui rejoint le *post-modernisme* via la thèse constructiviste, est à l'origine d'une *option narrative*, solidaire d'une réfutation des techniques méthodologiques ainsi que, dès lors, de tout projet proprement scientifique.

6 La contribution de Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda (dans ce Dossier) aborde cette première ligne de faille, ainsi que les questions méthodologiques qui lui sont liées, en termes de clivages. Et elle relève le poids d'un héritage positiviste, même chez ceux qui s'en défendent : « Comment en effet comprendre que l'épistémologie et les méthodes de la sociologie aient été intégralement pensées de manière en quelque sorte autonomisée de leurs enjeux politiques et éthiques ? ». C'est alors le principe de *rupture épistémologique* que questionnent les auteurs, en développant les tensions entre les postures objectivante et participante de l'enquête sociologique. Le propos de Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda incite également à problématiser la notion de *neutralité axiologique*, en montant combien les enjeux éthiques traversent le parcours de recherche : selon ces auteurs, il n'y a pas lieu de neutraliser les questions éthiques qui se posent au fil de la démarche mais « il convient, au contraire de les assumer ». Ils ajoutent également qu'il serait illusoire de penser traiter les questions éthiques en amont de la démarche : « les enjeux éthiques se négocient en fait dans et avec la méthode dont ils font intrinsèquement partie ».

7      Référant à la querelle Expliquer / Comprendre, Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda proposent aussi de dénouer l'opposition qu'elle constitue, en développant trois moments inhérents au travail sociologique : « expliquer, comprendre, critiquer ». Les auteurs souhaitent ainsi dépasser la réinterprétation pragmatique de la querelle, telle que proposée par Karl-Otto Apel (2000), en appareillant les trois formes sociologiques proposées aux structures du langage : nous y reviendrons plus bas.

## Seconde ligne de faille : le rapport entre objet de la connaissance et sujet épistémique

8      La seconde ligne de faille qui traverse le paysage épistémologique apporte une conception très différente du terme *dualisme*, en ce qu'elle concerne les rapports entre *ce qui est à connaître* et *celui qui opère l'activité de connaissance*. La posture dualiste va, dans cette acception, caractériser tant le sens commun que les différentes postures scientifiques, en ce qu'elle se fonde sur une même distinction entre le Sujet épistémique et l'Objet. Déclinons-en les variantes.

### Les variantes de la distinction Sujet / Objet

#### (a) O / S : un fondement idéaliste

9      Pour le sens commun, le réel existe, indépendamment de la connaissance que *je* peux m'en faire / que *je* m'en fais. Le sens commun considère en effet un *monde qui est*, c'est-à-dire constitué d'objets préexistants à leur appréhension par l'intellect et ce monde est ressenti comme *objectif* (réalisme naïf). La connaissance est dès lors conçue comme une lecture de la logique préexistante du monde. Ce réalisme naïf relève cependant de l'idéalisme fondamental en ce qu'il ne problématise pas la capacité à connaître du sujet humain (Bronckart, Clémence, Schneuwly & Schurmans, 1996). La conscience humaine se voit dès lors conçue comme une puissance originelle qui renvoie au postulat créationniste de Descartes – *Dieu a doté la seule espèce humaine d'une âme ou d'une capacité de pensée consciente* – reposant sur la conception d'une conscience immanente.

10      Au-delà du sens commun, le même fondement dualiste va inspirer des postures très contrastées qui, dans le sens de la première ligne de faille exposée plus haut, relèvent tant du monisme que du dualisme et reposent toutes sur une caractéristique commune : le présupposé d'une capacité à connaître, propre à l'humain. Ces différentes postures vont en effet persister à reproduire une coupure entre O, l'objet de la connaissance, et S, le Sujet épistémique.

#### (b) $O \rightarrow S$

11      Cette schématisation du rapport entre Objet de la connaissance et Sujet épistémique traduit une posture empiriste : l'homme est un sujet conscient, doté de capacités à connaître et cette connaissance porte sur un monde d'objets qui « informent » ( $\rightarrow$ ) la *conscience connaissante* de l'homme. La question de l'origine de la conscience, cependant,

n'est toujours pas abordée dans cette approche qui, ce faisant, persiste à renvoyer au principe d'une conscience immanente. On peut ainsi identifier une similarité entre le sens commun et la tradition positive pour laquelle la connaissance scientifique est conçue comme le fruit de l'observation, du repérage de régularités, de la proposition d'un modèle hypothético-déductif, de la validation du modèle par vérification des attentes qu'expriment les hypothèses, et de l'établissement de lois générales. Quoique toujours relevant du même idéalisme fondamental (O / S), d'autres conceptions du rapport entre Sujet épistémique et Objet de la connaissance vont cependant coexister avec la posture empiriste – (c) et (d), ci-dessous.

### (c) $O \leftarrow S$

- 12 Le schéma met cette fois l'accent sur le fait que c'est le Sujet épistémique qui informe ( $\rightarrow$ ) l'Objet. Elle exprime ainsi que le Sujet n'a accès au réel qu'à travers l'interprétation qu'il en fait. Référant au constructivisme, cette conception peut aussi, en se radicalisant, déboucher sur un relativisme postmoderniste, selon lequel toute affirmation est le reflet des conditions sociales et historiques de celui qui l'émet.

### (d) $O \leftrightarrow S$

- 13 Cette dernière schématisation dualiste met en exergue, cette fois, une « information » mutuelle du Sujet par l'Objet et de l'Objet par le Sujet. Elle indique ainsi un double mouvement qu'illustre l'option kantienne : - il y a expérience de l'objet (l'objet frappant nos sens) et notre connaissance débute par l'expérience ( $O \rightarrow S$ ) ; - la connaissance cependant ne dérive pas toute de l'expérience, dans la mesure où il y a, de façon immanente, la Raison ( $O \leftarrow S$ ). La schématisation (d) renvoie bien à la conception kantienne selon laquelle, d'une part, un changement d'état est perçu par l'expérience et, d'autre part, la Raison reconnaît *a priori* que quelque chose a dû précéder ce changement, selon une loi constante. Dans l'épistémologie kantienne, on ne peut en effet connaître à partir du seul enseignement de l'expérience, ni la cause par l'effet, ni l'effet par la cause.

## Un dualisme irréductible ?

- 14 Malgré leurs divergences de taille, les postures schématisées partagent donc le fait de reposer sur *une logique dualiste et idéaliste*, dans la mesure où, en-dehors du postulat créationniste, la problématique de cette « capacité à connaître » ne peut être élucidée. Notons cependant que la conception kantienne (d) se différencie des précédentes, en ce qu'elle introduit le point de vue transcendantal qui exige l'examen de la manière de connaître les objets et retenons-le pour la suite de ce développement.
- 15 Comment nous situer face à ces controverses majeures qui subdivisent le paysage scientifique ? Dans le cadre de la première ligne de faille, sommes-nous condamnés à choisir un camp contre l'autre, c'est-à-dire la conception moniste de l'activité scientifique *versus* la conception dualiste ? Pouvons-nous, par ailleurs, sortir de la logique dualiste qui relève de la seconde ligne de faille – celle qui, quelles que soient ses déclinaisons, ne peut s'extraire de son fondement idéaliste ? À mes yeux, le traitement de la seconde ligne de faille est nécessaire à celui de la première : le dépassement de l'opposition entre *Raison expérimentale* et *Raison interprétative* implique, au départ, de penser autrement le rapport *Sujet / Objet*. Rejoignant ici les développements de Jean-Louis Genard et Marta

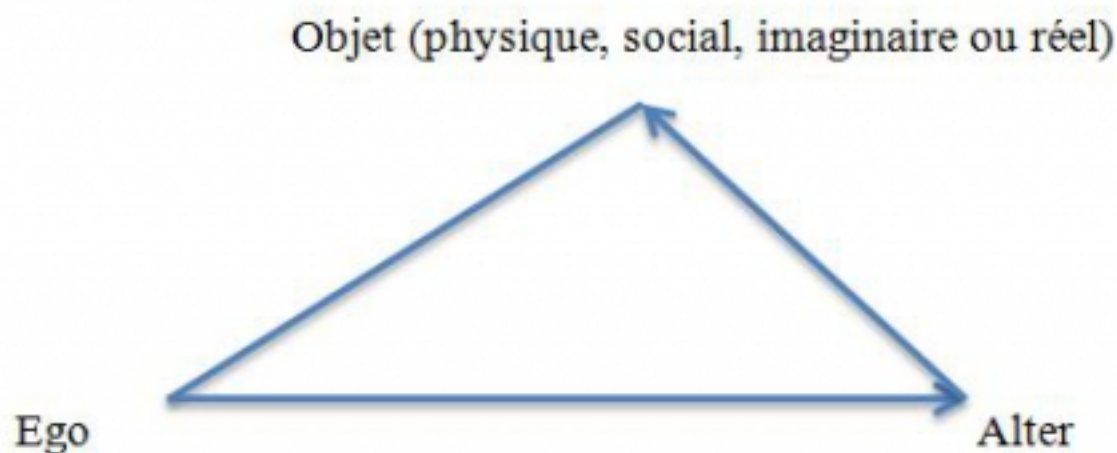


Roca i Escoda, je tenterai donc une schématisation complémentaire, ternaire et interactionniste. Cette proposition expose en effet la possibilité de sortir du dualisme O / S et me semble bien présente dans les contributions des différents auteurs de ce Dossier.

## Une épistémologie ternaire et interactionniste

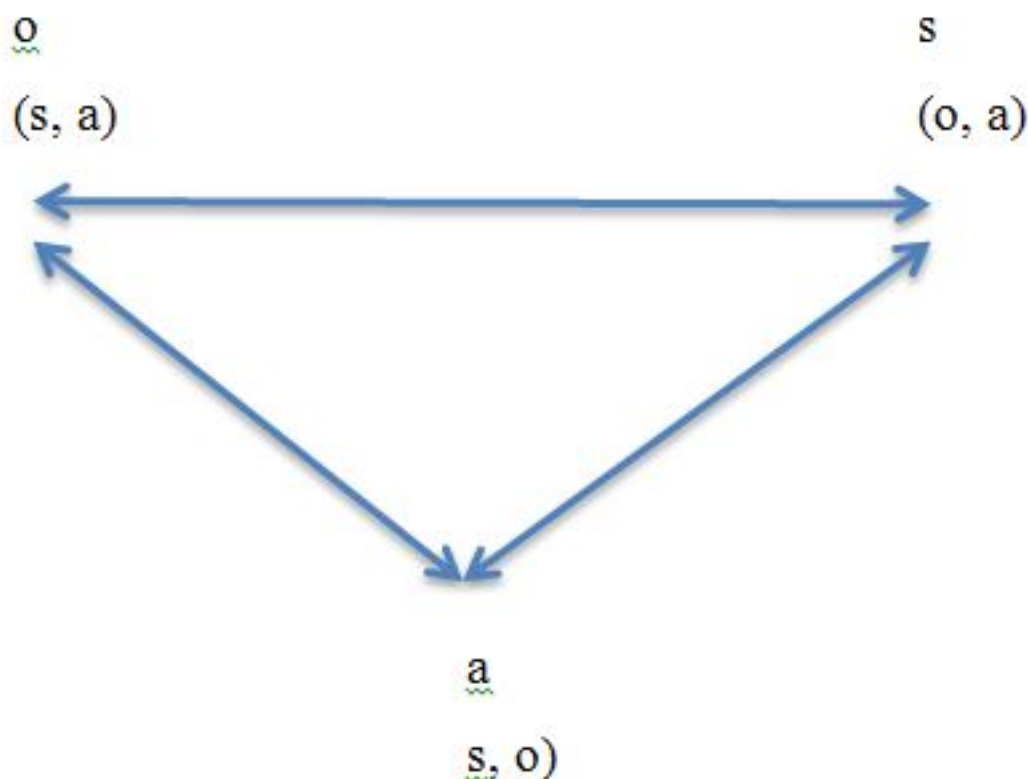
- 16 Les deux sections qui précèdent mettent en lumière le soubassement épistémologique dualiste (deuxième ligne de faille) des postures scientifiques, tant monistes que dualistes (première ligne de faille). On saisit ainsi les acceptions plurielles du terme « dualiste ». Autrement dit, une conception moniste de l'activité scientifique, prônant l'existence d'un socle commun aux sciences de la nature et aux sciences sociales, d'une part et une conception dualiste, prônant la spécificité des sciences socio-historiques, d'autre part, peuvent ainsi s'inscrire toutes deux au sein d'une épistémologie dualiste similaire, au sens de la seconde ligne de faille, par le fait d'ignorer le traitement de l'origine de la conscience et d'adopter une lecture binaire centrée sur la séparation de l'Objet et du Sujet épistémique.
- 17 Face à la dominante d'une telle lecture binaire, Serge Moscovici a critiqué la réduction des phénomènes psychosociaux à des phénomènes psychologiques et celle des phénomènes sociaux à des phénomènes individuels (Moscovici, 1984). Il a proposé dès lors de substituer à la relation à deux termes du Sujet et de l'Objet, « une lecture *ternaire* des faits et des relations », schématisée comme suit (*Ibid.*, p. 9).

### Schéma (e)



- 18 Dans le schéma proposé par Serge Moscovici, la relation duale est donc remplacée par une lecture à trois termes mettant en exergue la dynamique des interactions intra- et intergroupales et son effet sur l'orientation de l'activité de production des individus. Sur cette base, « se dégage une optique ou un regard qui, surmontant la dichotomie « sujet / objet », parcourt une gamme de médiations opérées par la relation fondamentale à autrui » (*Ibid.*, p. 10).
- 19 Je propose cependant de compléter le propos de Serge Moscovici et de renouveler le schéma ternaire de la façon qui suit (s : sujet ; a : autrui ; o : objet).

### Schéma (f)



20 Cette dernière proposition adopte donc le point de vue de Serge Moscovici, selon lequel toute construction de connaissance s'insère dans un contexte communicationnel (Habermas, 1987). L'utilisation des minuscules (s, o, a) cependant, souligne le refus d'une conception de l'interaction que je juge encore trop décontextualisée et insiste sur l'aspect *situé* de la construction de la connaissance. Les parenthèses, en outre, cherchent à visualiser la situation de complémentarité qui se met en place : objet, sujet et autrui sont interchangeables, en ce que *je* suis également, tout à la fois, un *autrui* et un *objet* de connaissance.

21 Ma proposition tend ainsi à traduire une ferme rupture avec la conception d'une conscience immanente (postulat de Descartes). Et elle cherche à traduire les apports de deux auteurs majeurs, Lev Vygotski (1896-1934) et George Herbert Mead (1863-1931), qui ont en commun de situer l'interaction sociale en amont de l'émergence de la pensée consciente. Pour Lev Vygotski, en effet, il s'agit de comprendre comment des coordinations interindividuelles sont à l'origine de coordinations cognitives intra-individuelles. Pour George Herbert Mead, la matière première dont est façonné un individu particulier est « sa relation aux autres membres de la communauté » (Mead, 2006 [1934], p. 261). La condition de sa participation à l'activité collective est, dès lors, la constitution du *self*, qui consiste à faire exister la perspective sociale – celle des autres ou du groupe – dans la conduite, de telle sorte que chacun puisse agir non seulement dans sa propre perspective, mais aussi dans la perspective du collectif. Et le *self* permet alors l'émergence du *soi* : l'individu devient un *soi* dans la mesure où il « organise ses propres réponses en fonction des tendances des autres à répondre à ses actes » (*Ibid.*, p. 420).

22 Cette perspective est aujourd'hui brillamment développée par Karl-Otto Apel, pour lequel « il ne peut y avoir aucune connaissance, conçue comme connaissance des "choses en soi", qui pût être à même d'échapper à la complémentarité de la théorie objective et de la réflexion subjective (pragmatico-transcendantale) sur l'action » (Appel, 2000, p. 263). Et elle est également l'objet de la discussion proposée par Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda dans ce Dossier. Poursuivant leur développement de la posture critique de la sociologie – posture qu'ils considèrent comme complémentaire aux postures explicative-objectivante et compréhensive-participante – ces auteurs réfèrent en effet à la grammaire des pronoms personnels – *je, tu, il* – mobilisée et expérimentée dans la conversation ordinaire. Et ils montrent combien la prise en compte des dimensions *performative, illocutionnaire et référentielle*, présentes avec des accentuations différentes

dans tout énoncé – scientifique ou non – permettent de dépasser les conceptions moniste et dualiste relatives à la première ligne de faille présentée plus haut.

23 Mais les auteurs vont plus loin, en liant les dimensions relatives aux actes de langage avec trois types différents d'exigence : « exigence de vérité au niveau de la dimension référentielle, exigence de respect au niveau de la dimension illocutionnaire et exigence de responsabilité au niveau de la dimension performative ». Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda, en effet, mobilisent clairement la perspective ternaire présentée ci-dessus comme dépassement, sur la seconde ligne de faille, d'un dualisme épistémologique indissociable du postulat créationniste. Ces propositions, en ce qui concerne la restitution, s'ouvrent sur « les dilemmes éthiques de la transmission », liés à leur tour au « risque de trahison de l'une de ces exigences au profit des autres ».

24 La perspective ternaire, que je défends ici, se trouve également développée dans la contribution de Francis Farrugia (dans ce Dossier). Discutant de la notion d'auteur, Francis Farrugia éclaire en effet parfaitement l'interchangeabilité et l'interactivité dynamique des trois « places » que j'ai représentées dans le schéma (f) : celles d'un sujet, d'un autrui, d'un objet. L'auteur, écrit Francis Farrugia, « cette dénomination attributive, qui n'est *qu'une imputation individualisante de l'origine d'un savoir* » est, en profondeur, une entité plurielle qui doit se comprendre comme « - un concentrateur de flux cognitifs et sensitifs ; - un topos focalisateur de signes à déchiffrer ; - un lieu de passage de significations circulantes dans un univers de significations sociales croisées ». Et de définir, dès lors, les individus-auteurs comme des places émotionnelles de restitution, dans lesquelles « confluent, se concentrent, se transmutent, se créent et circulent des flux socio-culturels, des flux émotionnels qui éclosent et se condensent [...] et trouvent leur chemin vers l'expression collective et l'existence sociale qu'elles alimentent en sensations et émotions nouvelles », qui « seront à leur tour éprouvées par les êtres sociaux réels ».

## Conséquences de l'épistémologie sur la restitution

### Lorsque persiste la césure entre Sujet épistémique et Objet de la connaissance

25 D'inspiration positiviste, nous l'avons vu, la Raison expérimentale avait élevé *la rupture épistémologique* en principe fondateur. Ce principe prend source dans l'idéal qu'exprime Émile Durkheim : les faits sociaux doivent être traités comme des choses. Et il se voit corrélé aux normes méthodologiques d'extériorité (distanciation), d'objectivation et d'objectivité (neutralité). Dans cette acception, la question de la restitution se pose dans une temporalité ultérieure à l'activité scientifique. Il s'agit de « faire quelque chose » des résultats de recherche. Les mettre en circulation auprès des pairs, qui discutent de leur fiabilité, de leur reproductibilité et des conditions de leur généralisation, constitue une condition première de leur validité. Les traduire, à des fins pratiques, aux instances chargées de l'ingénierie – physique et/ou sociale – constitue à son tour une condition de valorisation, répondant aux exigences de maîtrise d'un environnement matériel et social, prôné par l'idéal positif.

26 Les versions actuelles de cette acception offrent cependant une version majorée à l'objectif de validation ainsi qu'à celui de satisfaire à des fins pratiques. Les injonctions issues des financements publics, tels les Fonds nationaux de la recherche scientifique, font



largement place à la visibilité internationale des résultats de recherche, cette injonction se fonde sur la classification internationale des universités et des États-nations où elles s'inscrivent. Plus largement, les financeurs cherchent un *retour sur investissement*, bien décrit dans la contribution de Florence Piron à ce Dossier qui met en évidence « le champ sémantique de la restitution comme "remboursement" ». Outre le thème lancinant du *rayonnement international* propre à une logique comptable de compétition et de hiérarchisation, en effet, s'impose le remboursement à d'autres financiers de la recherche scientifique. Florence Piron développe notamment l'exemple des *evidence-based policies*, développées par l'administration d'État ou d'autres organismes publics, sur la base de résultats de recherche. Elle donne encore l'exemple des Courtiers de connaissance (*Knowledge brokers*) dont la fonction consiste à « "traduire" les résultats scientifiques en données probantes d'aide à la décision ». Elle met enfin en évidence le fait que les chercheurs ont aujourd'hui à tenir compte d'un contrat tacite : le financement, sous condition d'engagement à « faire des recherches visant le Bien commun ou pouvant rendre service à la collectivité ». Référant à Isabelle Stengers (2002), Florence Piron souligne là combien « les activités de restitution font donc partie de l'arsenal de cette reddition de compte, transformant les rapports entre science et pouvoir ». Et ouvrant la porte à une économie des savoirs, qui fait signe au « Nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski & Chiapello, 1999). La définition du Bien commun, en effet, dans cette perspective, est élaborée par les décideurs et financeurs sans que puisse se déployer une démarche de transaction sociale (Schurmans, 2001, 2013 ; Chello, 2013) entre différentes définitions et différentes grammaires argumentatives (Boltanski & Thévenot, 1991).

## Lorsque le Sujet participe de l'Objet

27 Suite à l'affirmation d'une épistémologie compréhensive, va progressivement émerger également un renouvellement des pratiques de la restitution. Lorsque se construit le champ des sciences historico-sociales, c'est en effet un changement radical de perspective qui se déploie (Schurmans, 2006).

28 Pour Wilhelm Dilthey (1992), qui s'appuie sur Emmanuel Kant, la perspective nomologique des sciences de la nature engage une saisie tout à la fois médiatisée par les perceptions sensorielles et abstraites (relations spatiales et temporelles de masse et de mouvement), qui rend cette nature à la fois étrangère et manipulable (Zaccaï-Reyners, 1995). Dès lors, cette saisie écarte progressivement le caractère vécu de nos impressions de la nature : l'homme en vient « à s'exclure lui-même pour, à partir de ses impressions, construire ce grand objet qu'est la nature comme ordre régi par des lois » (*Ibid.*, p. 34). Les sciences de l'esprit, pour Wilhelm Dilthey, mettent en œuvre une saisie très différente : « l'appréhension de l'esprit cherche, à partir des expressions et objectivations symboliques, à accéder à ce qui s'y manifeste tout en demeurant inaccessible aux perceptions sensorielles – c'est-à-dire le sens » (Dilthey, 1992, p. 23). En outre, le chercheur participe intimement de la vie sociale sur laquelle il se penche :

- faisant partie de la collectivité sociohistorique qu'il étudie, il est marqué par les institutions qui, forgées par l'Histoire, structurent cette collectivité et il participe, au présent, des interactions structurantes qui s'y développent ;
- son identité est fruit de son « expérience vécue », tout au long de sa trajectoire biographique. Cette expérience vécue se construit dans un double mouvement : l'extériorité affecte la personne, participant ainsi de la constitution de l'intériorité ; et l'intériorité, se constituant en permanence, affecte la personne ;

- le mouvement d'intériorisation de l'extériorité affecte, à son tour, l'extériorité par le fait de la participation de la personne à l'interaction : celle-ci est, pour autrui, un autrui qui affecte.

29 On le voit, s'affirment, chez Wilhelm Dilthey, des postulats clairement distincts de ceux qui avaient présidé à l'idéal positif, c'est-à-dire l'extériorité, l'objectivation, la neutralité. En effet, quel que soit l'objet et quelle que soit la méthodologie, la démarche du chercheur, tout à la fois, l'affecte lui-même, affecte autrui et affecte le monde auquel il participe. Selon la perspective dilthéenne, la rupture épistémologique prônée par la Raison expérimentale n'est ainsi pas possible. C'est bien à une *thèse continuiste* (Zaccaï-Reyners, 1995) qu'aboutit Wilhelm Dilthey : « La possibilité même d'une herméneutique scientifique s'ancre dans l'intercompréhension sociale, c'est-à-dire dans l'herméneutique naturelle » (Dilthey, 1992, p. 70).

30 La rareté des recherches, publications ou colloques portant sur la restitution (Dayer, Schurmans & Charmillot, 2014) nous indique cependant que les conséquences d'un tel changement de perspective restent indécises. La finesse des apports d'un Wilhelm Dilthey, autrement dit, ne semble pas avoir généré la prise en charge réflexive et critique d'un changement d'optique qui féconde l'ensemble des pratiques de la recherche. Sans substrat épistémologique suffisamment étayé, une mise en question des principes d'extériorité, d'objectivisme et de neutralité se traduit par l'accroissement d'un questionnement inquiet concernant l'utilité des travaux de recherche pour les terrains où l'investigation a lieu, ainsi que par des pratiques méthodologiques éparpillées, plus ou moins novatrices, dont la légitimité reste indécise ainsi que l'exprime Ingrid de Saint-Georges (dans ce Dossier) : « puisque les pratiques de retour restent peu documentées dans la littérature scientifique, où trouver des ressources pour penser la restitution ? Comment envisager les formes qu'elle peut prendre et les contenus qui peuvent en faire l'objet ? ».

31 Nous avons ainsi porté notre attention sur les propos et pratiques d'auteurs qui participaient de ce questionnement et de cette inquiétude (Dayer, Schurmans & Charmillot, 2014). Deux thèmes traversent ces propos et pratiques. Le premier est celui de la *co-construction* (co-crédation, coopération, collaboration...) et cherche à exprimer ce qui apparaît comme une difficulté en même temps qu'une ressource essentielle : l'existence de points de vue contrastés sur l'objet et d'enjeux différenciés quant à son approche. Et ce thème engage également la réflexion sur les partenariats de recherche et sur les conditions de leurs réalisations. Le deuxième thème traversant est engagé par le précédent : il s'agit de la place fondamentale accordée à la notion de *responsabilité*. Penser la restitution entraîne de manière consubstantielle un questionnement sur l'utilité et l'usage des savoirs, et par-delà, sur la responsabilité des chercheurs quant à cette utilité et ces usages. Le thème de la responsabilité s'ouvre aussi sur les enjeux de pouvoir que peut révéler la restitution et qu'expriment souvent les tensions et limites que celle-ci rencontre. La thématique de la responsabilité apparaît enfin également dans un questionnement nourri portant sur les conditions et les possibilités de participation à la recherche ainsi que celles de l'accessibilité des « résultats ».

32 De l'articulation des exigences de vérité, respect et responsabilité (article de Genard & Roca i Escoda dans ce Dossier), Florence Piron apporte deux contre-exemples massifs : celui de la bio-piraterie, dans les sciences biomédicales ; celui, en sciences du social, de « la violence interprétative ou épistémique qui teinte tout travail d'interprétation de la parole d'un autrui plus vulnérable socialement ».

33 Quant aux inquiétudes qui s'expriment au cœur du questionnement, elles portent essentiellement sur la difficulté d'identifier, assumer, négocier, tenir, légitimer... une posture propre – celle du chercheur – qui soit à la fois engagée et distanciée. On voit ainsi combien pèse une socialisation des sociologues (Schurmans, 2010), ancrée dans la

problématique de la rupture épistémologique et combien cet ancrage entrave la réflexion critique, le dépassement des influences du positivisme et l'inventivité : « la créativité méthodologique, en effet, vient se heurter aux doutes que nourrit une socialisation professionnelle marquée initialement par les perspectives classiques que la réaction critique n'a pas suffisamment permis de questionner » (*Ibid.*, p. 98). Tout se passe, en synthèse, comme si la claire remise en cause – lisible notamment chez Wilhelm Dilthey – de la césure entre Sujet épistémique et Objet de la connaissance peinait à être assumée dans ses conséquences pratiques, c'est-à-dire dans les démarches de recherche concrètes. Pouvons-nous trouver, dans les contributions des auteurs de ce Dossier, matière à un renouvellement plus assumé ?

## Lorsqu'une épistémologie ternaire et interactionniste est activée

34 Lorsque nous adoptons l'épistémologie ternaire et interactionniste défendue plus haut, la question portant sur le fait de « faire ou ne pas faire une démarche impliquée » ne se pose plus : il n'est simplement plus possible de ne pas être impliqué, que les chercheur-e-s l'aient ou non conscientisé et en aient ou non développé les conséquences méthodologiques.

35 Dans les sciences sociales-humaines <sup>1</sup>, comme nous le rappellent Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda (dans ce Dossier), l'objet d'étude a pour particularité de porter sur des êtres humains et de les concerner : « Dans son déroulement comme dans la publication de ses résultats et même dès le choix de l'objet et de la manière de l'appréhender, l'enquête est donc lourde de questions éthiques et politiques, en tant qu'elle a des conséquences à ces deux niveaux ». Et ces auteurs de s'adosser à l'articulation de trois registres d'exigence mentionnés plus haut – vérité, respect et responsabilité – dont la pondération et l'équilibre délicat traversent toute situation de recherche. Au problème relatif à la hiérarchisation des intérêts de connaissance et des exigences éthiques, les auteurs répondent que les questions se posent en pratique et doivent être évaluées au regard de configurations et de rapports de force à chaque fois spécifiques : les démarches de recherche sont *situées*.

36 Outre ceux que j'ai déjà cités, les autres contributeurs de ce Dossier s'attachent à exposer leurs expériences ainsi que, dans ce cadre, la place prise par la notion de restitution. Examinant les pratiques réelles contemporaines de chercheur-e-s, Florence Piron constate qu'« aucune action individuelle bienveillante de la part des chercheurs, aucun rapport interpersonnel harmonieux ne peut effacer l'inégalité structurelle » relative aux rapports entre scientifiques et grand public ou publics locaux. Elle aboutit donc à proposer une conception de la restitution qui s'attaque à l'inégalité structurelle, source d'injustice et de déséquilibre. C'est alors à l'œuvre de Joseph Jacotot qu'elle s'adosse et c'est à la subversion du pouvoir de véridiction des chercheurs et au concept de *justice cognitive* qu'elle aboutit :

« Cette justice cognitive ou reconnaissance de la valeur intrinsèque de tous les savoirs, expérientiels ou abstraits, conduit à repenser le rapport entre les chercheurs professionnels et le reste de la société comme un rapport "fiduciaire" <sup>2</sup> dans lequel les informateurs confient leurs savoirs aux chercheurs en vue du bien de tous. Il en résulterait une science différente du modèle hégémonique et véridictionnel que l'économie du savoir cherche à faire passer pour le seul modèle désormais possible ».

37 Il s'agit, pour Florence Piron, de constituer une « autre science » qui, par la restitution

du pouvoir de savoir et la reconnaissance de la pluralité des savoirs, soit « un geste politique de refus de la technoscience véridictionnelle, de plus en plus soumise à la doctrine de l'économie du savoir et au marché ».

38 C'est sous un angle disciplinaire et en référant à des recherches auxquelles elles ont participé que Nadine Fink, dans le cadre de l'Histoire et Ingrid de Saint-Georges, dans celui des Sciences du langage, abordent à leur tour la problématique qu'ouvre la restitution.

39 Pour Nadine Fink, « lorsque l'historien écrit – fabrique – l'histoire à partir des traces préservées du passé, il tend à gommer les enjeux de luttes » liés à des événements dont les protagonistes ignorent l'issue. Et d'ajouter encore que, émanant majoritairement des élites dirigeantes, ces traces sont déjà le résultat d'une sélection à l'époque de leur production et à l'époque de leur archivage. Nadine Fink aborde alors le cas de la mémoire et de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en Suisse. Elle rejoint parfaitement Florence Piron en abordant cette « pluralité des savoirs » qui caractérise les tensions entre témoins et historiens : ils ne parlent pas de la même histoire. L'enjeu, selon Nadine Fink, est alors de « placer les manifestations de la mémoire dans une perspective historique – et les interprétations historiques dans une perspective mémorielle – permettant de rendre compte plus finement de la complexité des faits humains ». Dans son développement, l'auteure propose l'exemple d'*Archimob*, dont l'objectif a consisté à générer, sous forme audiovisuelle, « une mémoire collective », élargissant « la perception du passé aux souvenirs de ceux qui ont participé à l'histoire et qui la portent en mémoire ». Issue de ce travail, est organisée alors une exposition audiovisuelle – *L'Histoire c'est moi. 555 versions de l'histoire suisse 1939-1945* – pensée comme un espace de dialogue entre générations, visant à : sensibiliser le public aux diverses réalités de l'époque de la guerre et à la manière dont les témoins appréhendent ce passé plus d'un demi-siècle plus tard ; mettre à distance le clivage simplificateur entre témoins et historiens. Et Nadine Fink rejoint également les questions d'éthique développées par les autres contributeurs de ce Dossier : les tensions entre historiens et témoins, co-détenteurs d'une mémoire plurielle et de savoirs fragmentés, s'ouvrent sur « un espace de négociation à propos de leurs responsabilités et de leurs compétences respectives ».

40 Ingrid de Saint-Georges aborde également la restitution sous l'angle du transfert de connaissance, en retraçant trois formes qu'elle exemplifie dans le champ linguistique. Le mode expositif ou linéaire tout d'abord, qui, adressé aux pairs ou au grand public, pose « la question de la "traduction" ou de la "transposition des savoirs" à d'autres milieux que ceux où les recherches se développent institutionnellement et instituent de cette façon une manière de rendre compte des recherches à différents publics ». Les approches « orientées problème », ensuite, qui « explorent des artefacts alternatifs, avec pour objectif plus ciblé de répondre à des besoins de diagnostic, d'intervention ou de formation ». Et enfin, l'approche interactive ou collaborative, consistant à « construire des relations étroites entre les chercheurs et les utilisateurs du produit de la recherche », est l'objet de l'illustration proposée par l'auteure. Pour celle-ci, la question de la restitution implique, chaque fois, un problème pratique à résoudre : « quels genres d'action et de médiation vais-je pouvoir engager en fonction des objectifs qui sont les miens et des effets que je souhaite produire (ou éviter de produire) grâce au retour ? ». L'exemple illustratif met en œuvre une approche interactionnelle de la formation professionnelle et montre la coexistence des formes différentes développées en amont. La mise en circulation des savoirs dans les pratiques académiques ordinaires s'ouvre sur un développement accru d'un intérêt porté sur les dispositifs de formation et encourage une approche interactionnelle ainsi que la clarification de positionnement épistémologique face aux questions posées par la demande sociale ou par les recherches collaboratives. Les

« démarches de restitution à la communauté ayant servi de cadre aux recherches », de type « retour au terrain », prennent une forme interactive ou collaborative et s'égrainent tout le long de la recherche qui, outre le fait d'occasionner des avancées méthodologiques, donnent épaisseur aux données ethnographiques en même temps qu'elles occasionnent des « transactions identitaires ». La démarche de recherche nourrit des enseignements dans lesquels la transposition didactique a des retombées pour la recherche. De manière générale, la restitution apparaît donc « moins comme un moment d'échange ponctuel, situé dans le temps, mais plutôt comme un processus, c'est-à-dire comme un ensemble de pratiques se produisant à différents moments de la recherche, adressé à différents publics, produisant différents effets ». Ingrid de Saint Georges propose donc de mettre au pluriel le terme de restitution et de penser *ces restitutions*, à l'intérieur du contexte d'ensemble du processus, comme un *processus de resémiotisation permanent*.

41

Cet exemple illustre donc remarquablement l'épistémologie ternaire et interactionniste, développée plus haut, qui permet de repenser les fondements et les pratiques de l'activité restitutive. Le revirement de perspective proposé est également à l'œuvre de façon très concrète dans la contribution d'Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef (dans ce Dossier), à propos de la méthode d'analyse en groupe (MAG). Ces auteurs soulignent aussitôt l'insuffisance du terme *restitution* : « participants et chercheurs sont en fait impliqués dans un processus de coopération conflictuelle où les différences de point de vue liées notamment aux différences de positions et de convictions sont pleinement reconnues et leur dimension conflictuelle assumée ». Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef identifient ces différences de position, notamment en distinguant trois cercles selon leurs degrés de participation directe au travail collaboratif et en insistant sur le caractère à chaque fois situé des interactions concrètes ayant lieu tout au cours d'un processus de recherche à chaque fois singulier. Et ils proposent une terminologie diversifiée pour exprimer l'idée de restitutions plurielles proposée par Ingrid de Saint-Georges. Ainsi, la *coproduction* de savoirs constitue-t-elle à leurs yeux une forme de restitution *entre chercheurs et participants* (premier cercle), qui met en œuvre différents transferts mutuels de savoirs. Ils réservent le terme *restitution*, dès lors, à un deuxième cercle : celui des décideurs, commanditaires, responsables institutionnels, militants, professionnels... définis comme interlocuteurs directement intéressés, qui parfois suivent de près le travail du groupe, depuis les négociations initiales jusqu'à la discussion du rapport. Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef mentionnent enfin un troisième cercle, celui que constitue un public qui n'est pas directement lié à la MAG mais a pu s'inspirer du travail de groupe. Il s'agit là d'une troisième forme de restitution, indirecte et identifiée comme *répercussions des savoirs*, ou encore comme *appropriation*. Coproductions, restitutions (au sens plus classique) et répercussions sont illustrées par trois expériences concrètes – toujours singulières puisque situées – qui mettent en lumière des *conditions de félicité et d'adversité* relatives à chacun des cercles d'acteurs concernés : balises et écueils, logiques d'intérêts et de légitimation, enjeux et conflits spécifiques à la diffusion et à l'appropriation des *enseignements de la recherche*. Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef sont donc particulièrement engagés dans un renouvellement du champ sémantique et des pratiques effectives relatives à l'utilité sociale des recherches, dès leur élaboration et jusqu'à leur devenir non maîtrisable. Ils montrent avec une grande habileté combien ces échanges mutuels, qui constituent la pratique d'une recherche en groupe, prennent source dans l'activité collective et y reviennent. Dans cet esprit, les « chercheurs professionnels » se voient également renommés, en termes de *médiateurs* : « Médiateur dans l'espace public, le sociologue se retrouve lui-même objet de médiation par cet espace public dont il est l'un des acteurs ».



42 Les moments durant lesquels ces médiateurs ont affaire avec le « deuxième cercle » correspondent à une *méta-communication* à un *méta-groupe*, instance de discussion et de validation différente de celle que constituent les participants au premier cercle. Et Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef d'innover aussi concernant le terme de restitution : plutôt que de diffusion ou de restitution directe, écrivent-ils, il convient de « parler d'*infusion* d'un travail de recherche ». Plutôt que de chercheurs et d'informateurs, c'est une *communauté épistémique* qui s'institue.

## Conclusion

43 Une grande inventivité méthodologique et conceptuelle est ainsi exprimée par les différents auteurs qui contribuent à ce Dossier sur la restitution. Pourquoi ?

44 Deux registres me semblent exiger ce renouvellement des pratiques ainsi que des modalités de les penser et de les organiser. Le premier me permet de revenir au substrat dualiste relatif à la seconde des lignes de faille développées plus haut. La mise en œuvre d'une conception ternaire et interactionniste s'effectue, nous l'avons vu, en rupture avec le dualisme inhérent aux conceptions de l'activité scientifique qui prévalent jusqu'ici, tant dans leurs traductions d'inspiration positiviste que dans leurs traductions constructivistes ou post-modernistes. Honorant le projet kantien de développer un point de vue transcendantal, la conception ici défendue s'oppose néanmoins à la persistance du fondement idéaliste de ce projet. Notre conception en effet, partagée par les auteurs de ce Dossier, tourne le dos au postulat d'une conscience immanente et adopte les perspectives développées à la suite de Lev Vygotski et George Herbert Mead, pour lesquels la pensée consciente émerge de l'activité collective et, de ce fait, des interactions et coordinations qui la caractérisent.

45 La perspective épistémologique ternaire et interactionniste proposée tourne également le dos aux oppositions issues de la première ligne de faille : le monisme scientifique tout autant que le dualisme différenciant sciences de la nature et sciences humaines n'ont pas lieu d'être, dans la mesure où, quel que soit le procès de connaissance, celui-ci relève d'une dynamique par laquelle les postures interchangeables *sujet-objet-autrui* se construisent mutuellement, dans le cours du temps et dans la singularité des situations. L'important revirement ainsi opéré vient dès lors exiger un renouvellement de la sémantique habituelle de la recherche. Le terme de *restitution*, pour poursuivre notre réflexion commune, peine cependant à s'émanciper de ses acceptions habituelles. Celles-ci en effet mobilisent une perspective traditionnelle temporelle au sein de laquelle les cloisonnements restent de mise : entre chercheurs et sujets expérimentaux comme entre chercheurs et interlocuteurs de terrain ; entre recueil de données et communication de résultats tout autant qu'entre construction de l'information et traduction des interprétations aux publics concernés.

46 Notre perspective, en outre, se heurte également au sens commun ainsi qu'aux conceptions dominantes de la science. Commanditaires ou financeurs persistent à exiger des chercheurs qu'ils répondent aux critères de distanciation, d'objectivation et de neutralité. Ainsi que le mentionnent encore Abraham Franssen, Luc Van Campenhoudt et Véronique Degraef, le contraste entre le mode écrit, médiat et indirect des échanges habituels avec « les chercheurs » et le mode oral, immédiat et direct qui préside à une démarche d'intervention, telle la MAG, surprend ; et le second peut parfois être suspecté de *manque de scientificité*. Et les chercheurs de ressentir, eux aussi, les effets d'une délégitimation, hétéro- et – potentiellement – auto-attribuée.

47 De telles difficultés entraînent bien souvent, soit le retour aux termes éprouvés de la

*Raison expérimentale*, soit l'adoption d'une posture relativiste de type post-moderne. Et elles impliquent sans doute la nécessité, tout à la fois, de l'éclaircissement de la posture de recherche ternaire et interactionniste, de l'adoption d'une terminologie adaptée et de l'innovation en matière de techniques méthodologiques. Ces difficultés, plutôt que d'être définies en termes d'entraves, traduisent parfaitement bien la pertinence de cette posture. La dynamique actuelle de l'activité sociale est en effet tributaire d'interactions langagières et de rapports sociaux qui, au présent, discutent, amendent et renouvellent nos représentations et nos pratiques. Et cette dynamique agit à la fois sur les objets à propos desquels nous prenons position et sur nos identités « pour soi » et pour autrui.

---

## Bibliographie

---



## Notes

1 Je laisse de côté, dans cette contribution, les répercussions de l'épistémologie ternaire et interactionniste dans d'autres domaines disciplinaires. Voir cependant à ce propos : Apel, 2000 ; Genard, 2003.

2 « *Trusteeship* ».

---

## Table des illustrations

	<b>Titre</b>	Schéma (e)
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org.proxy.cm.umoncton.ca/sociologies/docannexe/image/4716/img-1.jpg">http://journals.openedition.org.proxy.cm.umoncton.ca/sociologies/docannexe/image/4716/img-1.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 20k
	<b>Titre</b>	Schéma (f)
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org.proxy.cm.umoncton.ca/sociologies/docannexe/image/4716/img-2.jpg">http://journals.openedition.org.proxy.cm.umoncton.ca/sociologies/docannexe/image/4716/img-2.jpg</a>
	<b>Fichier</b>	image/jpeg, 15k

---

## Pour citer cet article

### Référence électronique

Marie-Noëlle Schurmans, « Restitution et épistémologie », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, La restitution des savoirs, mis en ligne le 24 juin 2014, consulté le 26 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org.proxy.cm.umoncton.ca/sociologies/4716>

---

## Auteur

### Marie-Noëlle Schurmans

Université de Genève, Suisse - [Marie-Noelle.Schurmans@unige.ch](mailto:Marie-Noelle.Schurmans@unige.ch)

### Articles du même auteur

**Introduction du Dossier « La restitution des savoirs »** [Texte intégral]

Paru dans *SociologieS*, Dossiers, La restitution des savoirs

**D'amour et de feu** [Texte intégral]

Enjeux anthropologiques, dimensions socio-historiques et situées de l'interaction sociale

## ***Droits d’auteur***



Les contenus de la revue *SociologieS* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d’Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

By accessing this website, you acknowledge and accept the use of cookies. [More information](#)By accessing this website, you acknowledge and accept the use of cookies. [More information](#)